418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Autoportrait, Conditions matérielles de la correspondance, Diplomatie, Discours autobiographique, Discours du for intérieur, Europe, Politique (Internationale), Portrait

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-09-22
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe ne puis souffrir de vous écrire à la hâte, comme ces jours-ci. A part même l'ennui d'une lettre courte, être avec vous et me presser de vous quitter cela me choque. Je viens de me lever. Rien ne presse. Je m'appartiens. Je vous appartient.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 534/213-214

Information générales

LangueFrançais
Cote1176-1177, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
418. Londres, Mardi 22 septembre 1840
huit heures

Je ne puis souffrir de vous écrire à la hâte, comme ces jours-ci. A part même l'ennui d'une lettre courte, être avec vous et me presser de vous quitter, cela me choque. Je viens de me lever. Rien ne me presse. Je m'appartiens. Je vous appartiens. Je reviens à votre dernière phrase.
" Pourquoi suis- je si triste ? " Je vous connais comme à moi, une raison d'être triste qui suffit à beaucoup de tristesse. J'accepte celle-là, pour vous comme pour moi. Y en a-t-il quelque autre ? Répondez- moi à la question que vous me faites. Savez-vous ce que j'ai découvert samedi ? Qu'il m'était désagréable de quitter Londres. En roulant sur le chemin de fer, je ne comprenais pas, à la lettre, je ne comprenais pas pourquoi j'avais le cœur un peu serré. Je l'ai trouvé en y pensant, et cela m'a soulagé de le trouver. J'aime Londres. Londres ou Paris. Quand un sentiment possède le coeur, que de mouvement instinctifs, irréfléchis, obscurs, il y fait naître ! On est triste ou joyeux sans savoir pourquoi. Puis on comprend. N'y a-t-il pas bien des chansons qui ont dit ce que je dis-là ? Voi che sapete & & Les chansons ont raison.
Je suis très préoccupé des affaires. La phase où nous entrons et la manière dont nous y entrons ne me plaît pas. Je suis convainecu qu'en France, comme en Europe on désire la paix, et qu'en France comme en Europe, on n'accepterait franchement, on ne soutiendrait ardemment la guerre qu'autant qu'elle serait née d'elle- même, par un accident imprévu, par une nécessité soudaine inévitable. Il faut ne pas vouloir la guerre, même eût-on la prévoyance qu'elle viendra. Car si le monde, qui n'en veut pas, peut soupçonner qu'elle est venue par la volonté ou par la faute de quelqu'un, ce sera, pour celui-là un affaiblissement immense impossible à mésurer. Vous le savez ; j'ai toujours cru, je crois toujours la guerre évitable ; mais quand je croirais, le contraire, et tout en m'y préparant, je m'appliquerais sans relâche, sérieusement, sincèrement à l'éviter jusqu'au moment où elle viendrait tomber sur moi comme la foudre. Si l'incendie doit éclater, il faut que ce soit par le feu du ciel, non pas d'une main d'homme. Personne hier à Holland house. J'ai tort ; lord Jeffrey, qui arrive d'Edimbourg. Je persiste dans ma première impression ; l'homme le plus spirituel que j'aie vu ici. Un peu d'humeur, et de découragement dans l'esprit ce qui en ôte beaucoup, car cela donne l'air vieux, et la vieillesse ne va pas mieux à l'esprit qu'au corps. Je ne sais ce qui m'arrivera ; jusqu'à présent, l'âge, en m'apportant de l'expérience, m'a paru n'apporter que de la lumière et de la force. J'ai appris à mieux penser et à mieux agir, non à douter et à désespèrer. Un moment viendra, je le sais, où mon esprit conservât-il sa pleine santé, mon corps affaibli ne suffira plus à lui servir d'instrument. Je tâcherai de ne pas me faire illusion sur ce moment là.
Depuis quelques jours une singulière envie de dormir me prend tout de suite après dîner, presque à table. Beaucoup moins quand je dîne chez moi que chez les autres. Je soupçonne qu'on mange trop ici, même moi, et que la fatigue de mon estomac fait la lourdeur de ma tête. Une tempête affrense. La pluie bat mes vitres à les casser. Les arbres de mon square baissent la tête jusque sur la grille qui l'entoure. Je crains bien que ceci ne me coûte demain ma lettre. La poste ne passera pas

aujourd'hui. Je vois par les journaux anglais qu'elle a passé hier. Ils ont leur exprès de Paris. Il faisait beau hier. La pluie a commencé le soir, quand je suis revenu de Holland house. une heure Cette irrégularité des lettres me désole autant pour vous que pour moi. Quand aurez-vous eu celle de Dimanche ? Quand c'est-à dire à quelle heure, car certainement vous l'aurez eue. Je regarde au vent ; je le trouve tombé. J'espère que ma lettre à moi, passera aujourd'hui et que je l'aurai demain. Pendant qu'on espère une transaction à Paris, j'y travaille ici de tout mon pouvoir. Travail difficile dans cette saison. Où saisir les gens pour les chauffer ? Et les rapports obscurs, contradictoires, embrouillent tout. On a dévié de cette grande idée qui présidait depuis dix ans à la conduite de l'Europe. Aucune question particulière ne vaut la guerre générale. Le mal est là. On n'a plus de boussole ! Et on a dévié pour la plus petite, la plus lointaine des questions, pour une question que bien peu d'années de patience devaient emporter. Je ramène sans relâche, devant tous les yeux, l'idée grande, l'idée simple qui a tout sauvé. C'est en son nom que je prêche la transaction. L'obstination est grande. Obstination d'aveugle, et d'aveugle piqué qu'on le soupçonne de ne pas voir. Je m'obstine aussi. Vous savez que je suis peu accessible, au découragement. Adieu. Je vous redemande, en finissant la réponse à votre question de samedi. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-22.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/467

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 22 septembre 1840
HeureHuit heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

...ntre et à [illegible].
...le soir, et, mon
...ma santé, mon
...plus à lui servir
...de ne pas me
...là.

...on Angleterre
...tout de suite
...ble. Beaucoup
...moi que chez le
...mange trop ici,
...que de mon
...de ma tête.

La pluie bat
...autres de mon
...fenêtres sur la
...avais bien peu
...ma lettre. La
...aujourd'hui. Je vois
...quelle a passé
...le Roi. Il
...fois a commencé
...vous de

---

218 Londres, Mardi 22 Sept^r 1840
117
huit heures

Je ne puis souffrir de vous écrire à la hâte, comme aujourd'hui. À part même l'ennui d'une lettre courte, être avec vous et me presser de vous quitter, cela me choque. Je viens de me lever. Rien ne me presse. Je m'appartiens. Je vous appartiens.

Je reviens à votre dernière phrase : « Pourquoi dis-je si triste ? » Je vous connais, comme à moi, une raison d'être triste qui suffit à beaucoup de tristesse. J'accepte celle là, pour vous comme pour moi. Y en a-t-il quelque autre ? Répondez moi à la question que vous me faites.

Savez vous ce que j'ai découvert samedi ? Il m'était désagréable de quitter Londres. En roulant sur le chemin de fer, je ne comprenais pas, à la lettre je ne comprenais pas pourquoi j'avais le cœur un peu serré. Je l'ai trouvé.

en y pensant, et cela m'a soulagé de le trouver. J'aime Londres. Londres ou Paris. Quand un sentiment possède le cœur, que de mouvements instinctifs, irréfléchis, obscurs, il y fait naître ! On en reste ou joyeux sans savoir pourquoi. Puis on comprend.

N'y a-t-il pas bien des chansons qui ont dit ce que je dis là ? [illegible] Les chansons ont raison.

Je suis bien préoccupé des affaires, de la phase où nous entrons et la manière dont nous y entrons ne me plaît pas. Je suis convaincu qu'en France comme en Europe on désire la paix, et qu'en France comme en Europe, on n'accepterait franchement, on ne soutiendrait ardemment la guerre qu'autant qu'elle serait née d'elle-même, par un accident imprévu, par une nécessité soudaine, inévitable. Il faut ne pas vouloir la guerre, même eût-on la prévoyance qu'elle viendra. Car si le monde, qui n'en veut pas, peut soupçonner qu'elle est venue par la

volonté ou par la
Sera, pour celui-là,
impossible à mesure
toujours cru, je cr
évitable ; mais quan
et tout en m'y prép
sans relâche, s'évi
l'éviter, jusqu'au m
tomber sur moi ce
l'incendie doit éclate
par le feu du ciel
d'homme.

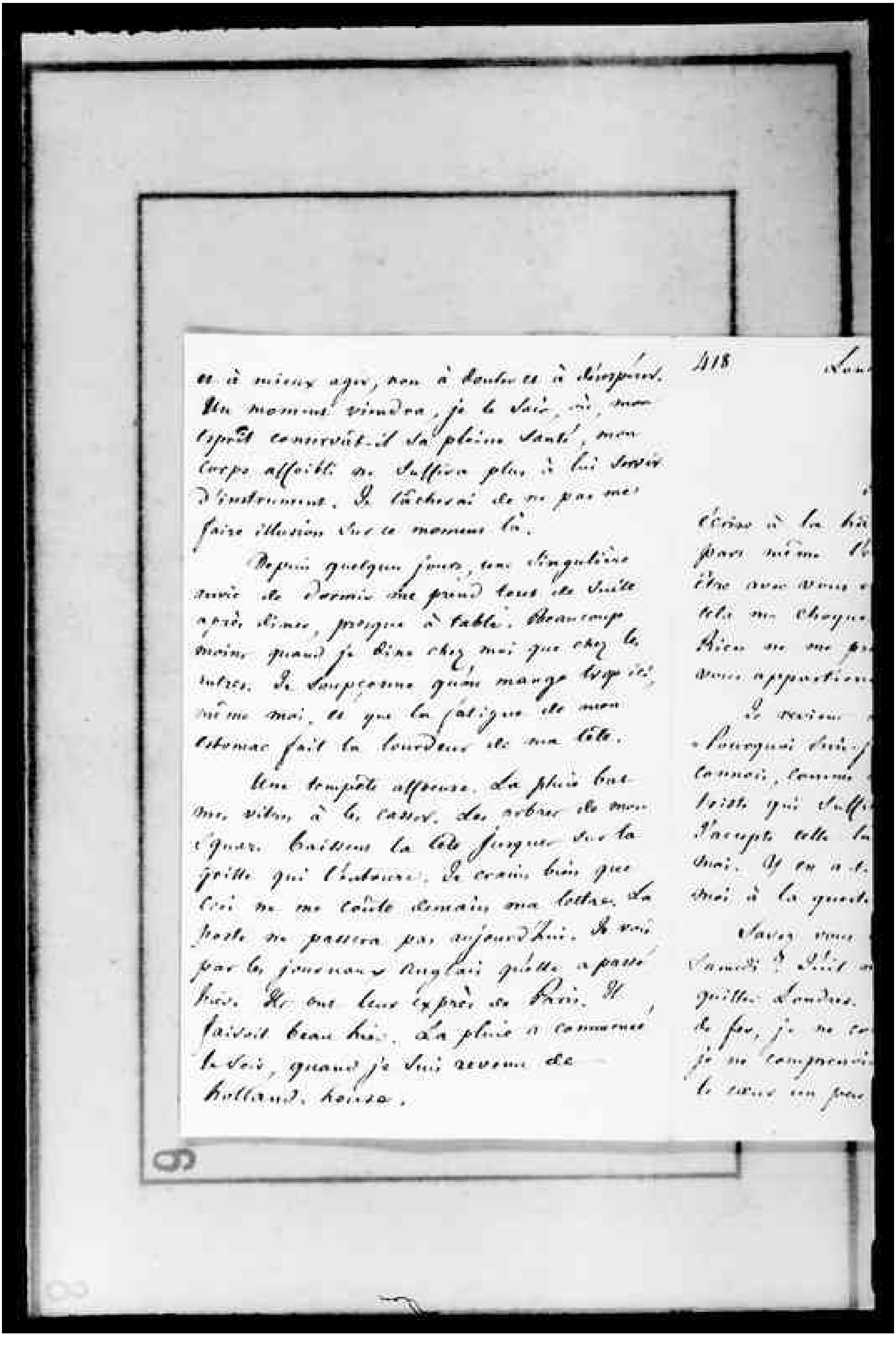
Personne hier
lors ; lord Jeffrey.
de petites dans m
l'homme le plus sp
un peu d'humour
dans l'esprit ce qu
cela donne l'air
me pas mieux à
me dire ce qui m'a
l'âge en rapport
un peu d'appr
de la force. J'ai

avantage de le
endre, ou Paris :
le crois, que
réfléchi, obscure,
ville ou joyeux
ne comprend.
chansons qui
l'ai chez Lapitch

des affaires. La
la manière
plaît pas. Le
comme on
pour France
cepterait formelle.
ardemment la
ait née d'elle-
prévu, par
inévitable. Il
erre, même
elle viendra.
ent pas
venue par la

volonté ou par la faute de quelqu'un, ce sera, pour celui-là, un affaiblissement immense, impossible à mesurer. Dans le vrai, j'ai toujours cru, je crois toujours la guerre évitable ; mais quand je croirais le contraire, et tout en m'y préparant, je m'appliquerais sans relâche, sérieusement, sincèrement, à l'éviter, jusqu'au moment où elle viendrait tomber sur moi comme la foudre. Si l'incendie doit éclater, il faut que ce soit par le feu du ciel, non par une main d'homme.

Personne hier à Holland-house. J'ai tort, lord Jeffrey, qui arrive d'Edimbourg. Je persiste dans ma première impression ; l'homme le plus spirituel que j'aie vu ici. Un peu d'humeur et de découragement dans l'esprit ce qui en ôte beaucoup, car cela donne l'air vieux, et la vieillesse ne va pas mieux à l'esprit qu'au corps. Je ne sais ce qui m'arrivera ; jusqu'à présent, l'âge en m'apportant de l'expérience, ne m'a apporté que de la lumière et de la force. J'ai appris à mieux penser



et à mieux agir, non à douter et à désespérer. Un moment viendra, je le sais, où, mon esprit conservât-il sa pleine santé, mon corps affaibli ne suffira plus à lui servir d'instrument. Je tâcherai de ne pas me faire illusion sur ce moment là.

Depuis quelques jours, une singulière envie de dormir me prend tous les soirs après dîner, presque à table. Beaucoup moins quand je dîne chez moi que chez les autres. Je soupçonne qu'on mange trop, même moi, et que la fatigue de mon estomac fait la lourdeur de ma tête.

Une tempête affreuse. La pluie bat mes vitres à les casser. Les arbres de mon square baissent la tête jusque sur la grille qui l'entoure. Je crains bien que ceci ne me coûte demain ma lettre. La poste ne passera pas aujourd'hui. Je vois par les journaux Anglais qu'elle a passé hier. Ils ont leur exprès de Paris. Il faisait beau hier. La pluie a commencé le soir, quand je suis revenu de Holland house.

218 Lun

écrire à la ha
pas même Ce
être avec vous
tête me choque
Rien ne me p
vous appartien

Je reçois
« Pourquoi dois-j
lamais, comme
triste qui souff
J'accepte cette la
moi. Il en a é
moi à la quest

Savez-vous
Samedi 8 Juil
quitter Londres.
le fer, je ne c
je ne comprend
te verrai un pe

2

une heure. 1177

Cette irrégularité des lettres me déplaît, autant pour vous que pour moi. Quand aurez-vous eu celle de Dimanche ? Quand, c'est-à-dire à quelle heure, car certainement vous l'aurez eue. Je regarde au vent ; je le trouve tombé. J'espère que ma lettre, à moi, passera aujourd'hui, et que je l'aurai demain.

Pendant qu'on espère une transaction à Paris, j'y travaille ici de tout mon pouvoir. Travail difficile dans cette saison. Où saisir les gens pour les chauffer ? Et les rapports obscurs, contradictoires, embrouillent tout. On a dévié de cette grande idée qui présidait depuis dix ans à la conduite de l'Europe. Aucune question particulière ne vaut la guerre générale. — Le mal est là. On n'a plus de boussole. Et on a dévié pour la plus petite, la plus lointaine des questions, pour une question que bien peu d'années de patience devaient emporter. Je reviens sans relâche, devantous les yeux, l'idée grande, l'idée simple qui a tout sauvé. C'est en son nom que je prêche la transaction. L'obstination est grande. Obstination d'aveugle, et d'aveugle piqué quand le soupçonne de ne pas voir. Je m'obstine aussi. Vous savez que je suis peu accessible au découragement.

Adieu. Je vous redemande, en finissant, la réponse à votre question de Samedi. Adieu. Adieu. G.